

ANTIRESSE

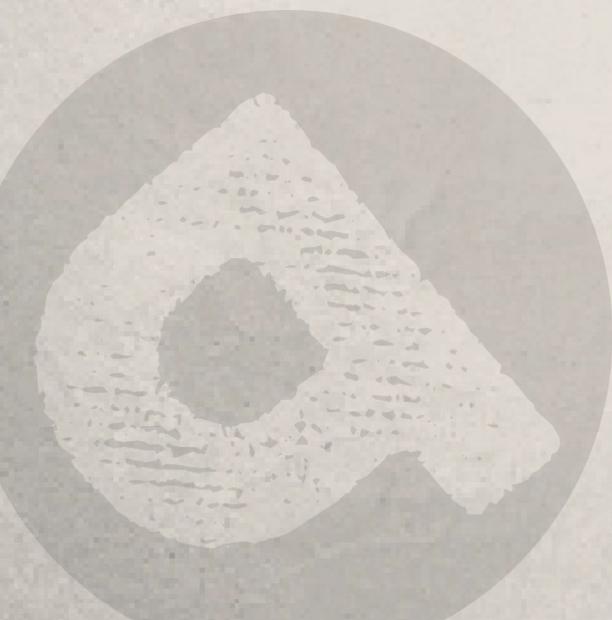
Observe • Analyse • Intervient

**Comme des poupées
au bout d'un fil**

Tyrannie, mode d'emploi (2)

Tucker Carlson

Littérature de l'insignifiance



N° 389 | 13.5.2023



LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

Comme des poupées au bout d'un fil

IL EST DES CHOSES DONT NOUS NE DEVRIONS JAMAIS PARLER, CAR LEUR NOIRCEUR NOUS CONTAMINE. MAIS SI PERSONNE N'EN PARLE, LA NUIT NE FAIT QUE S'ÉTENDRE. IL Y A DONC UN RISQUE À ASSUMER. ESSAYONS ICI D'ENTRER DANS LA TÊTE D'UN ENFANT TUEUR D'ENFANTS, ET DE COMPRENDRE CE QU'IL VEUT NOUS DIRE.

«One day I'm feeling down on the ground,
Then I'm up in the air.»

— Sandie Shaw, «Puppet On A String» (1967).

PREMIER PARTOUT

Le 3 mai dernier, à huit heures, le jeune Kosta Kecmanović est arrivé au portail de son école avec deux pistolets, quatre chargeurs et un sac à dos rempli de cocktails Molotov. Le voyant armé, le gardien de l'école lui a crié: «Tue-moi d'abord!» Le garçon

l'a pris au mot. Posément, il a abattu le gardien d'une seule balle, et d'une distance de quatorze mètres. Les tireurs apprécieront. À l'intérieur de l'école, Kosta a encore tué huit élèves et blessé six autres, ainsi qu'une institutrice. Après quoi, il a appelé police-urgences. Au cours de l'appel, qui a été enregistré, il a déclaré qu'il était un psychopathe et qu'il devait se calmer. Les examens toxicologiques n'ont décelé aucune trace d'alcool ou de stupéfiants dans son corps.

Le tueur avait tout planifié. Il avait une liste de personnes à abattre, dont il n'aura heureusement pas pu cocher tous les noms. Les bombes incendiaires étaient là pour barrer l'accès aux forces d'intervention. Elles n'ont pas servi, il a fini par lâcher son sac dans un accès de panique. Quelqu'un a enregistré sur son téléphone le bruit de la fusillade. La cadence est glaçante de régularité, comme à l'exercice. Les survivants ont déclaré — et l'intéressé l'a confirmé — qu'il avait exécuté ses camarades, notamment des filles, en les regardant dans les yeux, sans aucune émotion. Puis, soudain saisi de terreur, il a dénoncé l'assassin, sagement, comme si *je était un autre*.

Les médias, qui adorent les superlatifs, ont déclaré que Kosta était le plus grand tueur en masse *enfant* de l'histoire. C'est peut-être indécemment à claironner, mais un record est un record. Or l'exclusivité ne s'arrête pas là. Kosta n'avait rien d'une petite frappe ou d'un voyou. C'était au contraire le meilleur élève de l'école, un bosseur à l'affût de toutes les distinctions et de tous les prix. Il avait de qui tenir. Son père, médecin réputé, et sa mère, professeur à l'université, étaient des parents ambitieux. Leur fils fréquentait l'école de la bonne société belgradoise. Il devait être premier en tout. Même au tir. Son père, chasseur, l'avait lui-même initié. Un enfant ne va pas en prison. N'ayant pas quatorze ans révolus, Kosta n'est même pas encore mineur: on ne peut pas l'envoyer à la maison de redressement. Il a été remis aux

assistants sociaux. Son père, lui, a été arrêté. Pour sa défense, il a loué l'un des avocats les plus prestigieux de la place. Il faut toujours mettre toutes les chances de son côté. C'est une philosophie de l'existence qui s'étend chez ceux qui la pratiquent jusqu'au moindre détail. C'est ce qui fait que les uns sont tout en haut et les autres tout en bas. J'extrapole ici et j'ironise. Je ne devrais pas. Mais quelque chose me dit que ce père attentif, lorsqu'il emmenait son fils tirer, lui a enseigné à le faire le mieux possible, comme tout le reste, à l'exception d'un petit détail. Peut-être qu'en plus du *comment*, il aurait dû insister un peu plus sur le *pourquoi*. C'est vrai: dans quel but enseignait-on le tir au pistolet à un enfant? Je n'y étais pas, mais j'ai comme l'impression que la *performance* était le seul sujet de discussion. Le drame a fait émerger, comme on pouvait s'y attendre, tout un mouvement d'opinion pour interdire l'enseignement du tir aux enfants et réclamer les restrictions les plus sévères. Des annonces, sponsorisées par l'UE, ont fleuri sur les réseaux sociaux encourageant à la reddition des armes illégales. Même si celles du tueur, elles, étaient parfaitement déclarées. Par conséquent, elles n'auraient pas été touchées non plus par le *tour de vis* sur la détention et la délivrance de permis de port d'armes annoncé par le chef de l'État. N'importe: le bon peuple — espère-t-on — est rassuré.

- **Notule.** La Suisse est le contre-exemple qui s'impose tout naturellement. C'est le seul pays

au monde où le citoyen-soldat emporte chez lui son fusil d'assaut. Les sociétés de jeunes tireurs font partie du paysage. L'une des sociétés les plus armées au monde est aussi l'une de celles où ces armes sont le moins utilisées pour tuer. Parce que leur usage est codifié par une idéologie de l'engagement civique ancrée dans la tradition et toujours subordonné à ce principe, aujourd'hui encore. Le *pourquoi* des armes, en Suisse, précède le *comment*. À la différence, par exemple, des États-Unis, où les mitraillages gratuits et les explosions «pour voir ce que ça fait» pullulent sur YouTube.

À l'opposé, des internautes de sensibilité conservatrice auront proposé la solution radicalement inverse: armer et entraîner tout le monde. Si l'instituteur de la classe d'à côté avait été armé... voyez Israël, etc.

Bref, personne n'a effleuré le vrai problème. Sauf, peut-être, une femme.

UN LÉGER MANQUE QUELQUE PART

De la classe où se déroulait le massacre, une enfant téméraire a réussi à s'évader, passant sous le nez du tireur. Mais elle ne s'est pas échappée par la sortie toute proche, comme aurait fait n'importe qui. Elle a pris la direction contraire, s'engageant dans un long couloir vers l'autre aile du bâtiment, où l'assassin aurait facilement pu la coincer. Elle

a couru dans la classe où se trouvait son petit frère pour prévenir la titulaire de ce qui arrive et lui dire de barricader la porte. Une institutrice a été profondément émue par le sang-froid et surtout l'amour sans faille dont témoignait ce geste. Elle a publié une lettre ouverte pour rendre hommage à la fillette, mais aussi pour corriger le portrait du tueur-premier-de-classe communément accepté. Voici ce qu'elle en dit:

«On dit que le garçon tueur est issu d'une bonne famille et qu'il était un excellent élève... Or il n'est pas davantage de bonne famille qu'il n'est bon élève, même s'il a les meilleures notes. La seule bonne famille est celle où règne l'amour entre tous ses membres et envers les autres gens; toutes les autres familles sont, hélas, plus ou moins mauvaises: cela affecte le psychisme de chaque enfant de manière irrémédiable.»

L'amour était de toute évidence une notion inconnue dans l'univers de Kosta. Ou pour le moins très abstraite. Le garçon était solitaire, il se sentait rejeté de ses camarades, et il l'était. Les ficelles et les premiers de classe le sont toujours. Mais ils ne tuent pas pour autant. Kosta venait d'essayer une de ses rares mauvaises notes et une nouvelle volée de moqueries. Ce n'était pas non plus un motif de meurtre, normalement. Qu'y avait-il donc d'anormal chez lui? Psychologues, travailleurs sociaux et journalistes vont en débattre pendant des années et ce n'est pas ici qu'on va

résoudre le mystère. Il ne s'agit pas non plus d'ajouter au désarroi de ces parents de toute évidence dépassés qui, comme on le dit toujours dans ces cas-là, «n'ont rien vu venir». (Sa mère se serait même longtemps refusée à signer la décharge permettant la reprise en main de son enfant par les autorités: son fils *ne pouvait pas* être un assassin.) Cependant, même s'il est impossible de sonder l'âme de ce garçon, il est nécessaire de bien réfléchir à la *signification de Kosta K.*

MODÈLES ET INSPIRATIONS

Lors de son interrogatoire, Kosta n'a fait preuve d'aucun remords. Il aurait, au contraire, regretté de n'avoir pas tué tous ceux de sa liste. Il n'a exprimé que deux soucis: 1) quand va-t-on le laisser partir? et 2) que dit-on de lui? Il semblait s'attendre à des ovations.

Ce détail m'a été signalé par le père d'un de ses camarades d'école. Le fils de cet ami a entretenu avec le tueur l'intimité superficielle des camaraderies scolaires, quelque peu distendue encore par le naturel fermé du garçon. Il a, notamment, joué avec lui à *Minecraft*. Il le décrit dans son milieu préadolescent comme un garçon calme et toujours *consentant*. Il était d'accord avec tout le monde, sans jamais exprimer une volonté propre. Il était disponible. Sa volonté, Kosta l'exerçait de toute évidence dans son monde intérieur, où il était le souverain absolu. Interrogé sur les motifs de son acte, il a déclaré avoir voulu faire souffrir les

mères, notamment la sienne. Cette idée lui serait venue à force de voir et revoir un film qui l'a fasciné: *Bowling for Columbine*, le fameux documentaire de Michael Moore sur la tuerie perpétrée à Littleton, Colorado, en 1999 par Éric Harris et Dylan Klebold. Là aussi, les mères souffrent: celles des victimes, mais aussi celles des bourreaux. Michael Moore, qui espérait contribuer par son enquête à dissuader les futurs massacreurs, doit être dépité. Mais il n'est pas seul en cause. Le jeune garçon était un gros consommateur de séries policières et de documentaires sur les assassinats de masse. Il vivait dans les Balkans, mais il se voyait en Amérique. On ne soulignera jamais assez l'importance des *role models*. Le jeune Kosta K., dans sa tête, *se filmait en train d'agir*. Il était dédoublé: metteur en scène et acteur de son propre film. En témoigne cet autodiagnostic: «arrêtez-moi, je suis un psychopathe». On dit parfois que quand un psychopathe se reconnaît comme tel, cette preuve de lucidité signale déjà qu'il n'en est pas un. Ici, on pourrait dire qu'il s'agit d'une psychopathologie au carré, d'une mise en abîme: le détraqué s'admirant comme détraqué et se délectant de ses exploits de détraqué, pop-corn à la main, comme au cinéma. Une pathologie, pourrait-on dire, propre à la société du spectacle, qui est celle du voyeurisme. Une déviance anodine que la *mise en fiction* transforme en monstruosité. Pour comprendre le cas de

Kosta, il faut peut-être rallumer son écran.

BREF DÉTOUR PAR LA FICTION (OU LA VRAIE RÉALITÉ?)

Voici, par exemple, une héroïne dont il aurait pu s'inspirer. Elle aussi se sait détraquée, elle s'en fiche et elle en joue. «Ne dites jamais aux psychopathes qu'ils sont des psychopathes, cela les rend nerveux», dit la tueuse Villanelle à l'enquêtrice qui lui jette son diagnostic à la figure dans la série *Killing Eve*, que j'ai vue, presque par hasard, immédiatement après ces événements. Il s'agit d'une série fondée sur le thriller *Codename Vilanelle* de Luke Jennings, lui-même compilé en 2017 à partir de quatre nouvelles publiées au format e-book. Vilanelle est une tueuse à gages, sans merci et sans remords, d'une virtuosité époustouflante et d'un humour désarmant. Elle est évidemment d'origine russe, et c'est bien entendu le KGB qui l'a tirée de prison, découvrant en elle un formidable talent létal. La belle Vilanelle (Oksana dans le civil) ne se serait jamais fait repérer sans la clairvoyance d'Eve, une agente du renseignement intérieur britannique, humble Asiatique déjà un peu décatie. La peur et la haine déboucheront sur une fascination mutuelle. Le saphisme latent va sans doute devenir explicite, à vrai dire je n'en sais rien. J'ai cessé mon visionnage à la fin de la première saison, avec une sensation de profond dégoût.

Ce n'est pas la première fois qu'on traite l'assassinat à l'égal des beaux-

arts et qu'on le présente comme une figure de patinage artistique. Gide avait déjà taquiné le bourgeois avec cette idée dans les *Caves du Vatican*, et ne parlons même pas du *Manifeste du surréalisme* de Breton où l'on vous recommande de descendre dans la rue et de tirer au hasard. Mais il s'agissait de provocations intellectuelles destinées à un cercle de consommateurs avertis. Le cinéma a familiarisé les masses avec le fétichisme sadique, avec notamment le *Silence des Agneaux*. Avec Vilanelle nous entrons dans une autre phase encore: celle où ça n'a même pas d'importance. La phase de la dérision et de l'esthétisation initiée entre autres par les films de Quentin Tarantino. Celle où les caractères sont *leur propre deuxième degré*, un théâtre d'avant-garde fait de clins d'œil: «nous savons très bien que tout est du toc». Et sous prétexte qu'on le sait, que tout n'est qu'un jeu, on vous met plein les yeux de ce qu'on n'aurait jamais osé *montrer* avant.

- **Notule.** Il faut être attentif à tous les signes. Il s'agit certes ici de vous offrir un divertissement violent et *désinhibant*. Mais il s'agit aussi de *tuer Eve*. Tuer la femme donnée par Dieu à l'homme. Le titre de la série est en même temps un programme théologique.

Le moment exact où j'ai décroché de la série est celui où Vilanelle-Oksana, ayant pris pour otage la fille d'un de ses commanditaires, une gamine dégourdie de neuf ou dix ans, se trouve face à un pistolet pointé

sur elle par une de ses anciennes victimes, une femme ordinaire avec des instincts moraux. A cause, justement, de ces pudeurs dépassées, la femme n'arrive pas à abattre la tueuse, mais retourne l'arme contre elle-même. Au-dessus de son corps encore chaud, la tueuse et l'enfant échangent quelques phrases triviales et s'en vont comme si elles venaient de se débarrasser d'un vieux manteau. Par mimétisme, l'otage est devenue la copine et la complice de la ravisseuse. Hormis un avertissement «16 ans et plus», il n'y a aucune restriction d'accès pour les enfants à cette série. Elle est accessible sur toute télévision ou ordinateur disposant d'un compte Netflix. Dans des millions de foyers, donc. Et combien y a-t-il de séries plus perverses encore?

La phrase «Je suis un psychopathe, vous devriez venir m'arrêter» dans la bouche d'un enfant est tout droit issue de ce monde-là. Jusqu'ici, la fiction servait à sublimer une réalité trop dure. Désormais, la réalité concrétise des fictions dont l'imagination détraquée n'a pas de bornes.

LE RÉVEIL DES DISCIPLES

Le lendemain du bain de sang de Kosta K., une fille est entrée dans sa classe, dans une autre école de Belgrade, et a planté son couteau dans un élève et une institutrice — heureusement sans les tuer. Le même jour, dans une petite ville de la province serbe, un jeune homme fâché avec ses voisins est allé chercher une arme automatique et a

arrosé tout le monde: huit morts, entre 15 et 25 ans, et quatorze blessés. On lui avait, disait-il, manqué de respect. Mais aurait-il vidé sa querelle de cette manière si l'enfant Kosta K. ne lui avait pas montré l'exemple?

Avant ce 3 mai, la Serbie n'avait jamais connu de telles choses. C'était un pays détendu et plutôt sûr où l'on s'entretenait, certes, mais à l'ancienne: de manière isolée et ciblée, et généralement avec des griefs précis. Dès le lendemain, la contagion commence. N'importe quel ado est un terroriste en puissance. Une semaine plus tard, les deux tiers des parents belgradois déclarent ne plus oser envoyer leur enfant à l'école. La psychose règne! Un ministre propose carrément de raser l'école où s'est passé le massacre. D'un autre côté, les messages de congratulation se sont multipliés sur les réseaux. Des adolescents ont été arrêtés pour avoir exprimé leur admiration au *plus grand enfant massacreur de masse* de l'histoire, comme l'ont défini les journaux.

Face à des événements aussi traumatiques, les spéculations se déchaînent. Où un enfant de treize ans avait-il appris à tuer avec une telle précision et un tel sang-froid? Au stand de tir avec son père? Voyons! N'a-t-il pas été assisté ou manipulé par une organisation? Et aussi: ces massacres en série ne sont-ils pas «montés» afin de déstabiliser le pays? Sur les réseaux, l'on évoque de nouveau le programme MK-Ultra.

DISPONIBILITÉ

«L'enjeu global de MK-ULTRA est l'élaboration de méthodes techniques et scientifiques rigoureuses permettant d'influencer et de provoquer des comportements, de manipuler la conscience pour faire agir un ou plusieurs individus de la manière souhaitée.» (Wikipedia)

J'ai eu affaire dans ma vie à un cobaye avéré de cette programmation mentale conçue par la CIA. Theodore J. Kaczynski, dit Unabomber, m'avait agréé comme éditeur de ses œuvres. Une correspondance s'en est suivie. Avant de devenir l'ennemi public numéro un aux États-Unis, il avait été «traité» au temps de ses études à Harvard par le professeur Harry Murray. Il s'agit d'un homme intelligent, lucide, rigidement et dangeusement logique. «Ils ne veulent pas m'entendre? Bien: je vais les tuer jusqu'à ce qu'ils écoutent!» L'un des effets du lavage de cerveau MK-Ultra consiste en une destruction de la personnalité. Avec la disparition de l'estime de soi, la capacité d'empathie s'éteint elle aussi. Les humains deviennent des robots, des machines cybernétiques attendant leurs lignes de programme. On peut les activer ou non, mais ils demeurent actives à vie, comme des grenades dont il suffit de tirer le goupillon. Ils peuvent aussi, comme dans le cas de

Ted, s'activer eux-mêmes avec des impulsions idéologiques ou émotionnelles. Le ressentiment, l'humiliation, la rancœur victimaire, ou encore une soif de justice abstraite, font partie de ces impulsions décisives. Ces émotions existent chez tout le monde. À la différence des autres personnes, ces individus n'ont pas de freins au passage à l'acte. La logique, chez eux, l'emporte sur tout le reste.

Pour revenir à l'enfant massacreur et à ses épigones, je ne crois pas qu'ils aient été délibérément «activés» par qui que ce soit. Pas plus que Breivik ou les deux adolescents de *Bowling for Columbine*. On peut certes avoir des surprises, mais je n'y crois pas. En revanche, il est possible qu'ils vivent dans un environnement culturel, médiatique, psychologique et spirituel qui est l'équivalent d'une lessiveuse «MK-Ultra» à l'échelle sociétale. Combien de meurtres ont-ils vus dans les séries? Combien de têtes ont-ils fait éclater dans leurs jeux de mitraille si populaires? Quel pourcentage d'entre eux, à treize ans, a déjà éteint sa capacité d'émerveillement érotique en se gavant de pornographie dure (voir «L'ombre d'une aile ténébreuse (2/2)», AP386 | 23/04/2023)? — Et quels antidotes leur a-t-on fournis pour s'opposer à cet entraînement

Le magazine de l'Antipresse est un hebdomadaire de réflexion et de divertissement multiformats.

Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 202, 1950 Sion, Suisse.

Rédacteur en chef: Slobodan Despot. Direction stratégique: Yulia Baburina.

Abonnement: [via le site ANTIPRESSE.NET](http://via.le.site.ANTIPRESSE.NET).

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)

vers la violence? Leur a-t-on jamais parlé de l'existence du mal, et de sa laideur?

La complaisance dans le mal et son esthétisation est l'un des aspects de l'américanisation des sociétés. Cette influence passe essentiellement par la puissante fascination audiovisuelle exercée par l'industrie du divertissement américaine, sans égale dans le monde. À quoi vient s'ajouter l'immersion hypnotique des enfants dans les réalités virtuelles qui les happent par l'écran du smartphone.

Tous les pays d'Europe, désormais, connaissent des drames comme celui de Belgrade. Mais aux États-Unis, c'est un phénomène de société central. Dans son briefing du 8 mai, la porte-parole de la Maison-Blanche a livré des chiffres effarants sur les massacres de masse aux États-Unis. Au 128^e jour de l'année, il y avait eu plus de 200 fusillades dans le pays, soit presque deux par jour, venant s'ajouter à la tuerie ordinaire. «Selon des estimations crédibles, plus de 14 000 personnes sont mortes cette année à cause de la violence armée.» De fait, le meurtre de masse est devenu si commun que l'État a produit un clip vidéo pédagogique pour expliquer à la population comment y survivre.

Comme tous les produits culturels américains, la violence robotisée s'exporte. En une génération à peine, les sociétés les plus paisibles se sont retrouvées avec une «cinquième colonne» de zombies latents qui n'attendent qu'une impulsion pour

agir. Ils ne vont pas toujours jusqu'à la fusillade: tabassages gratuits, viols, agressions de profs se multiplient partout. Ces enfants et ces adolescents privés de monde intérieur bien à soi sont infiniment disponibles. Ces pages blanches n'attendent que la plume qui inscrira leur ordre de mission.

LA RÉPONSE

Sinistre constat, me dira-t-on, et puis quoi? La société et la famille sont désarmées face à un tel déferlement. Que peuvent-elles faire?

La réponse existe. Elle est au cœur du drame lui-même, je l'ai mentionnée plus haut et je la répète ici. Elle est dans cette fillette qui, au lieu de se précipiter à sa droite vers la sortie, a couru vers la gauche, alerter les autres et protéger son frère. Elle aussi, peut-être, a vu des séries et joué à des jeux. Mais cela ne l'a pas affectée. Parce qu'elle a été abreuvée d'une potion magique dont les autres, les tueurs, les narcissiques, ont été privés. Elle sait que l'autre n'est pas un hologramme et qu'elle n'est pas seule au monde. Elle le sait parce qu'elle a été éduquée à le savoir. D'autres n'ont pas eu cette chance. Il serait essentiel de mettre côte à côte cette fillette et son camarade tueur, avec leurs parents et leur entourage proche, et de comparer les valeurs cultivées en priorité dans les deux familles. Sans perdre de vue, tout de même, cette donnée archaïque: que le mal, comme la grâce, frappe où il veut.

- Illustration: Pawel Kuczynski.



ENFUMAGES par Eric Werner

Tyrannie, mode d'emploi (2)

SOMMES-NOUS BIEN SÛRS DE NE PAS AIMER LA TYRANNIE? NON, ET NOUS LE SAVONS AU MOINS DEPUIS LA BOÉTIE. LA MAJORITÉ HUMAINE Y EST AU CONTRAIRE TRÈS FAVORABLE. POURQUOI ALORS LES TYRANS SONT-ILS SI SOURCILLEUX SUR LES QUESTIONS D'OBÉISSANCE?

Dans son *Traité de la servitude volontaire*, La Boétie développe plusieurs idées qu'on qualifierait volontiers aujourd'hui de «sulfureuses», entre autres et en particulier que les humains sont plutôt *pour* la tyrannie que *contre*. On croit habituellement qu'ils sont contre, en réalité c'est faux: ils sont complètement pour, ce que suffit à démontrer le fait qu'en règle générale, ils la subissent sans broncher:

alors même, relève La Boétie, que les risques encourus en lui obéissant sont sensiblement *plus élevés* que s'ils ne lui obéissent pas! Mais ils lui obéissent quand même. Parfois même ils font du zèle. De prime abord, cela paraît incompréhensible, mais on le comprend mieux dès lors, justement, qu'on admet que les humains ne sont pas *contre* la tyrannie, mais bien *pour*. Seule une petite élite privilégie la liberté. Mais c'est le

tout petit nombre. La servitude n'est donc pas imposée, mais bien voulue.

À partir de là, on pourrait se dire que les tyrans n'ont plus rien d'autre à faire que donner des ordres, et pour le reste se croiser les bras. On se tromperait évidemment fort en le pensant. Les tyrans ne croient pas trop, à vrai dire, à la servitude volontaire. Ou s'ils y croient, ils pensent qu'elle n'est qu'apparente, que ce n'est qu'un air hypocrite que les gens se donnent pour masquer leurs intentions réelles (criminelles). Loin donc de rester les bras croisés, ils consacrent au contraire beaucoup de temps et d'énergie à accumuler davantage encore de pouvoirs entre leurs mains (il n'y en aura en fait jamais assez). Leur objectif est simple: réduire les populations à l'impuissance en leur ôtant sinon la volonté même de se révolter, du moins toute capacité aussi bien matérielle que morale de le faire. Ils recourent pour cela à un certain nombre de moyens: pour l'essentiel cinq, qui sont «l'isolement, le silence, la corruption, une fausse idée du devoir religieux qui trompe et intimide la conscience», et enfin «la force brutale». C'est Lamennais, au XIXe siècle, qui, dans sa préface à l'ouvrage de La Boétie(1), en a dressé la liste, mais en soulignant bien que tout cela appartenait désormais au passé. Le peuple souverain s'appuyant sur le christianisme aurait mis un terme définitif aux agissements des tyrans. Et donc La Boétie est dépassé. Ce n'est pas exactement

dit en ces termes, mais c'est ce qui se lit entre les lignes.

CORRUPTION

Nous avons traité la semaine dernière de l'isolement et du silence, abordons maintenant la question de la corruption. «Les tyrans efféminent leurs hommes et tâchent d'étourdir la multitude et de l'énerver par des spectacles et des jeux, des fêtes propres à amollir les mœurs, sans parler de la protection qu'ils apportent à leur dépravation directe», écrit Lamennais, qui cite en exemple les «fêtes de la Grèce» et «les spectacles en quelque sorte permanents des Romains». De nos jours, précise-t-il, il en va différemment: «Grâce au christianisme et aux mille changements survenus dans la société, il ne saurait exister désormais rien de comparable à ces énormes corruptions antiques qu'à peine même concevons-nous un peu sur les récits épars qui nous en sont restés». Voilà ce qu'il écrivait en 1835. Comment le problème se pose-t-il aujourd'hui?

Malgré «le christianisme et les mille changements intervenus dans la société», la formule *panem et circenses* (du pain et des jeux) est redevenue à notre époque très parlante. Les gens n'ont peut-être plus beaucoup de pain, en revanche ils ont les jeux qui les occupent. On fait ici référence au sport-spectacle(2), qui coûte des milliards aux collectivités, mais des milliards que les dirigeants considèrent comme bien investis. Ils s'achètent ainsi la

paix civile. On dira que le sport-spectacle est une chose, la corruption une autre. Mais Lamennais a déjà répondu à cette objection. «Étourdir la multitude», «l'énerver par des spectacles et des jeux», c'est forcément aussi la corrompre. Il en va de même du sexe. On admettra que la place qu'occupe maintenant le sexe dans l'espace public est sans commune mesure avec celle qu'il occupait en 1835. Lamennais parle de la «protection» que les tyrans des anciens temps apportaient à la «dépravation des mœurs». On lui laisse la responsabilité de son vocabulaire. Mais qui prétendrait que le sexe ne soit pas aussi une manière de corrompre la population, concrètement de lui faire perdre le goût de la liberté? Dès lors que la seule chose qui vous motive dans la vie est de coucher (ou de regarder les autres coucher sur votre smartphone), vous ne représentez plus tellement un danger pour les autorités. Cela commence dès le plus jeune âge avec l'offre de changement de sexe dans les écoles, pour se poursuivre ensuite avec la pornographie de masse, qu'on peut effectivement dire «protégée». Ce qui n'empêche pas parallèlement l'État de légiférer sur les «comportements inadéquats», le «harcèlement de rue», etc.

RELIGION

Voilà pour la corruption. Passons maintenant à la religion. Dans sa préface au texte de La Boétie, Lamennais relève: «On ne réussit jamais bien longtemps à rendre Dieu complice

de la tyrannie». Tout dépend évidemment de ce qu'on entend par Dieu. Le Dieu chrétien ne se confond pas par exemple avec le Dieu islamique. Il convient également de distinguer la théorie de la pratique. «Le christianisme est essentiellement une religion affranchissante, favorable à tous les progrès», dit Lamennais. C'est certainement exact pour les Évangiles. Mais quand on parle du christianisme, on ne parle pas seulement des Évangiles. Il y a aussi l'histoire réelle telle qu'elle s'est écrite depuis un certain nombre de siècles. Comment faire, par exemple, comme si l'Inquisition n'avait jamais existé? On objectera que l'Inquisition n'a rien à voir avec le christianisme. Mais ce n'est pas ce que pensaient les inquisiteurs eux-mêmes. Quand Louis XIV, en 1685, révoqua l'Édit de Nantes, ouvrant ainsi la voie aux dragonnades, l'événement fut célébré par des feux d'artifice, des pièces de théâtre, des défilés, des cavalcades dans les collèges de jésuites français de l'époque(3).

D'une manière générale, les églises chrétiennes ont toujours été de fermes soutiens des pouvoirs en place. C'est la fameuse union du trône et de l'autel. Les gens qui sont sur le trône changent, il est vrai, souvent avec le temps, mais il y aura toujours autour du trône des clercs pour dire que «tout pouvoir vient de Dieu», et donc qu'il faut respecter les autorités. C'est le cas aujourd'hui encore. Seule difficulté, les églises chrétiennes ne pèsent plus d'un très grand poids sur la scène politique.

Les dirigeants ont donc tendance à se tourner vers d'autres partenaires, l'islam par exemple, qui est la religion montante en Europe. En plus, l'islam offre cet avantage de n'être pas, comme le christianisme, une religion «affranchissante». Le mot même qui le désigne, islam, signifie en effet, comme on sait, soumission.

La question de la religion mal interprétée en tant que moyen de la tyrannie conserve donc de nos jours encore toute son actualité, sauf qu'on pourrait ici dire que la religion est cette fois *bien* interprétée. Les dirigeants actuels ne se trompent pas quand ils font appel à l'islam pour les aider à construire l'État total.

FORCE BRUTALE

Reste le dernier moyen, la force brutale. Lamennais pensait que les armées issues de la Révolution française n'étaient pas propres à servir d'instrument à la tyrannie, car elles se confondaient avec le peuple en armes. Mais de telles armées appartiennent désormais au passé. Les armées se sont aujourd'hui largement professionnalisées (en même temps, très souvent, que mercenarisées). Par ailleurs, toutes sortes de mesures ont été prises ces dernières années pour désarmer la population, concrètement l'empêcher d'acquiescer des armes et surtout d'apprendre à s'en servir. Le problème

de la force brutale redevient donc lui aussi complètement d'actualité. On s'épargnera ici la peine de donner les exemples. Pour autant, on ne peut s'empêcher de sourire quand on voit des auteurs parler de «l'insurrection qui vient»(4). Sur ce point, ce n'est pas Lamennais qui est dans le vrai, mais plutôt Engels, son presque contemporain, qui disait que l'ère des révolutions était close, en raison du renforcement des capacités militaires et policières de l'État moderne: ce dernier étant désormais en mesure d'écraser toute velléité insurrectionnelle quelle qu'elle soit. C'est ce qu'Engels disait à la fin du XIXe siècle, mais c'est assurément encore plus vrai aujourd'hui.

Pour le reste, chacun sait qu'il ne fait pas bon en 2023 avoir affaire à la police politique ou aux services spéciaux. Ce qui ne signifie bien sûr pas qu'on ne puisse s'opposer à l'État total. C'est tout à fait possible. Mais pour cela il faut utiliser d'autres instruments que l'insurrection.

NOTES

1. Rééditée in Étienne de La Boétie, *Le Discours de la servitude volontaire*, Payot, 1978, pp. 17-39.
2. Cf. Paul Yonnet, *Huit leçons sur le sport*, Gallimard, 2004.
3. François Bluche, *Le Grand règne*, Fayard, 2006, p. 656.
4. Cf. Comité invisible, *L'insurrection qui vient*, La fabrique, 2007.

PASSAGER CLANDESTIN: Florent Duffour

Littérature de l'insignifiance, ou l'art de manquer les vrais sujets

QUI SE SOUVIENT D'ANNIE ERNAUX ET DE SON PRIX NOBEL? FLORENT DUFFOUR, PAR EXEMPLE, QUI Y VOIT UN MULTIPLE SYMBOLE DE CE QU'EST DEVENUE LA LITTÉRATURE ET LA CULTURE DES ÉLITES FRANÇAISES. ENTRE ANCIENS REBELLES ET NOUVEAUX FLICS, ANCIENS PAUVRES ET NOUVEAUX RICHES, LE JEU DE SIMULACRE AURA TOUT ENVAHI. LAISSANT TRANSPARAÎTRE UNE IMPITOYABLE GUERRE DE CASTES.

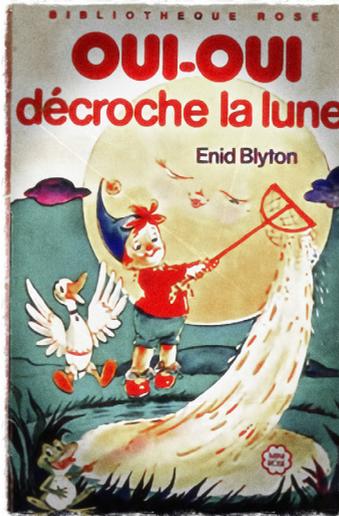
Jeudi 6 octobre 2022. Alors que la dickienne Horloge de l'Apocalypse marquait moins de deux minutes avant «minuit» (degré de risque nucléaire jamais atteint depuis la création de la conceptuelle pendule en 1947), un grand *Cocorico!* monta des quatre coins de l'horizon. Oui-Oui, en d'autres temps, avait cru décrocher la Lune. C'était au tour d'Annie Ernaux de décrocher le prix Nobel.

L'insignifiance de l'événement, son évidente vanité au regard du contexte international, n'eut en effet d'égale que l'hystérique promotion dont il bénéficia dans les médias. Les journaux de gauche prétendument libertaires — et surtout libéraux — s'empressèrent de saluer le prétendu couronnement d'une «figure féministe issue d'un milieu modeste» (*Le Monde*) tandis que la presse de droite, prétendument conservatrice — et non moins libérale — s'offusqua pour la forme de ce que «[la] papesse de l'autofiction [avait] reçu la récompense suprême pour une vie entière passée à écrire sur elle-même» (*Le Figaro*). La polémique était tellement sérieuse qu'on en fit des gros titres et, en passant, quelques choux gras, pendant au moins une vingtaine de jours. Sauf à souhaiter rendre un énième hommage à Guy Debord ou à Jean Baudrillard pour leurs travaux sur la fonction du «simulacre» dans la «société du spectacle», le mieux était encore de laisser caqueter. Plus intéressantes en revanche, pour ce qu'elles dévoilaient de l'état de la société française en général et de celui de

la critique littéraire française en particulier, furent les réactions que la nouvelle suscita. Dans la catégorie «mort cérébrale et résurrection électrique», la palme revenait sans discussion à une certaine journaliste de *Libération*. Le soir même de l'annonce, elle écrivait au débotté, et sous l'effet d'une émotion tout enivrée d'elle-même, que «[dans] l'océan de tragédies qui baigne notre quotidien, l'attribution du Nobel de littérature à Annie Ernaux [lui avait] fait l'effet d'un puissant et bénéfique éclair de lumière. De quoi recharger les batteries pour l'hiver et au-delà, de quoi nourrir la flamme de tous ceux et toutes celles [sic] qui se battent contre les injustices, quelles qu'elles soient, et il en subsiste un sacré paquet à travers le monde.» À lire ce genre d'oraisons à la Jack Lang sous extasy, on apprendait bien plus sur la santé mentale des bobos en ce début de XXI^e siècle que sur l'œuvre d'Ernaux. Dans leur panique d'idolâtres en mal de dieux, on devinait aussi qu'ils auraient volontiers poussé mémé du haut de son podium afin d'accélérer son admission au Panthéon.

Dans cette cacophonie d'éloges fanatiques et de critiques un peu trop vite justifiées, aucun ne nous déçut, à part Solange Bied-Charreton. Dans un «plaidoyer littéraire» intitulé «En défense d'Annie Ernaux» (*Marianne*, 26.10.2022), la romancière française s'interrogeait sur «ce que [révéla] le procès en légitimité» qui était fait à la nobélisée. Trop intelligente pour s'associer aux

«hénaurmités» qui s'écrivaient sur le sujet à gauche — que celles-ci provinssent d'authentiques imbéciles ou de Georges et Georgettes Duroy en service commandé — c'était à l'aile droite de la critique qu'elle adressait les siennes. Elle commençait par rappeler que «[déjà] la fronde grondait quand l'écrivaine collectionnait les prix en 2008 pour *Les Années*». Tiens donc! Elle semblait oublier que depuis sa réception du prix Marguerite Yourcenar en 2017, «la première femme française [sic] à décrocher la récompense suprême après quinze Français» (L'Éclairer, FNAC) n'avait également cessé d'être récompensée. Un vrai déluge de bons points. Quand elle ironisait sur le sujet, arguant que le Nobel, pour ces barbons droitards, c'était vraiment le «pompon», elle ne semblait pas voir que c'était en effet la grosse médaille en chocolat qui faisait déborder la coupe. Tout de suite après, cependant, elle semblait revenir à la raison. L'auteure d'*Enjoy*, de *Nous sommes jeunes et fiers* et des *Visages pâles* se demandait à juste titre si les détracteurs d'Ernaux l'avaient «seulement lue». D'où que vinssent les commentaires, force était en effet de constater qu'aucun commentateur ne se risquait à l'aventure de l'analyse littéraire. De «l'extrême gauche» à «l'extrême droite», on préférait se cantonner aux camps bien mieux délimités de la guéguerre politique — ou de son simulacre. Si on ne pouvait que rendre grâces à la chroniqueuse de *Marianne* de recentrer le débat, de rappeler qu'en la matière, la seule question intéressante se limitait effectivement à la valeur de l'œuvre, on ne pouvait qu'être surpris de la défense qu'elle en proposait.



Si nous étions, pour notre part, prêt à tomber d'accord sur la question du «style Ernaux» — que certains lui déniaient assurément un peu trop vite — la suite de sa plaidoirie nous enfonça dans un abîme de perplexité. Dans un argumentaire assez confus, qui trahissait une colère aussi mal contenue que très mauvaise conseillère, elle dénonçait le caractère injuste du procès fait à «l'auteure» de *Ce qu'ils disent ou rien*. Dans la mesure où l'autobiographie pouvait se prévaloir, au même titre que le roman pur, d'être un genre littéraire, elle ne voyait pas bien ce qu'on pouvait lui reprocher. Si le projet de cette plaidoirie était de nous convaincre que, n'eût-elle écrit que sur elle-même, Annie Ernaux aurait quand même été un écrivain, on voulait bien, mais il y avait plus grave: à l'en croire, on détestait surtout Annie Ernaux pour «rendre compte de son temps». Disant cela, elle ne faisait que répéter le petit refrain qu'on psalmodiait à gauche depuis déjà une quinzaine de jours: selon *Libération*, «Annie Ernaux [était] une écrivaine acrée dans le réel», pour *Le Monde*, l'auteur «d'une œuvre admirable par sa constance, son tranchant et son intensité, dont l'écriture s'attache à élucider le réel». Une «écrivaine» réaliste, donc, et dérangeante pour cela... Gardons cela bien à l'esprit et continuons: «Quant à ceux qui argueront, ajoutait Bied-Charreton, que [les] positionnements politiques [d'Ernaux] ne leur conviennent pas, c'est encore plus facile: ils sont directement hors sujet, ayant la certitude immédiate qu'un texte littéraire a besoin d'un prétexte — que la littérature sert les idées pas l'inverse.» Que l'œuvre d'Ernaux, au moins jusqu'aux *Années*, fût motivée par

une nécessité profonde paraissait en effet peu contestable. Qu'il y eût, comme le disait Duras, «une part de nuit» dans son œuvre, autrement dit une solitude radicale à l'origine de son écriture, une douleur têtue qui à la fois la fondait et la légitimait, était sûrement très vrai. Non seulement Annie Ernaux, née Duchesne, avait échoué à s'intégrer à son clan, mais elle l'avait inéluctablement trahi. Non seulement s'était-elle sentie gênée de partager la langue de sa classe, mais elle s'était irrémédiablement coupée des siens par l'écriture, au point de devenir Annie Ernaux. Qu'il y eût dans tout cela matière à faire une œuvre relevant de l'évidence.

Il y avait toutefois un aspect du problème, une raison pourtant fort évidente à cette acrimonie que «l'autrice féministe et sociale» suscitait, et que presque personne ne semblait envisager. À savoir que si une œuvre littéraire échappe par nature à l'idéologie, les choses deviennent tout de suite très confuses dès lors que son auteur, loin de lutter contre sa propre récupération, milite activement en sa faveur.

Arguons d'abord que, si les frontières entre fiction et autobiographie ont toujours été très fluctuantes et indéterminables, celles qui séparent l'autobiographie «engagée» de la satire ou du pamphlet politiques ne sont pas plus aisées à décider. Quand cet auteur prétend ensuite «venger sa race» — entendez «sa classe» — en défilant pour un parti qui, de l'aveu même de l'ancien conseiller de son chef, a tout misé sur le «wokisme» et «l'islamogauchisme» au détriment des intérêts du peuple (décidément trop bête pour lui accorder sa confiance?), on ne peut guère s'étonner que l'œuvre entière, prétendument «sociale et féministe», soit frappée de discrédit.

Ces grands bourgeois du petit-Paris n'avaient-ils donc rien lu de Lasch, de Michéa ou de Guilluy? Dans l'excellent *Les Déposés* de ce dernier, ils auraient notamment appris que l'étonnante vogue des récits de «transclasses», dont Ernaux passait partout pour la vénérable marraine, n'était au fond

qu'une remise au goût du jour de ces éternelles «success stories» dont le système libéral s'était en réalité toujours servi, à la fois pour masquer son inégalitarisme fondamental et continuer de s'affirmer comme l'unique alternative.

«La figure du pauvre qui légitime l'ordre social, rappelait Guilluy, est une vieille histoire, elle a été utilisée par tous les pouvoirs, par toutes les bourgeoisies, quelles que soient les époques, la nôtre ne fait pas exception» (C. Guilluy, *Les Déposés*, Flammarion, p.90).

Quoi qu'en pût dire *Le Monde*, qui, dès septembre 2021, nous présentait déjà les autobiographies de «transclasses» comme «le nouveau phénomène de la rentrée littéraire», le storytelling attaché à la figure du «transfuge de classe» (tout récemment rebaptisé «transclasse», histoire de faire un peu moderne) était en vérité tout aussi vieux que le mythe américain de la «mobilité sociale».

Ceux qui, comme Bied-Charreton, avaient grandi dans les années 80, pouvaient aussi s'en souvenir: ces récits de «self-made-men» et de «self-made-women» ont commencé à faire florès en France, à peu près au même moment où Bernard Tapie était au sommet de sa forme, où la gauche mitterrandienne a amorcé son «virage libéral», où elle a fait entrer la France dans l'économie de marché et où, néo-libéralisme oblige, elle a fait le choix d'abandonner le peuple, non seulement au vil profit de l'extrême droite, mais de l'immigrationnisme rentable et de l'antiracisme de façade. On se souvient encore du regretté Philippe Muray, se rendant le 15 juin 1985 au premier «Concert S.O.S. Racisme» donné sur la place de la Concorde, pour «assister aux funérailles de la gauche». Que ces histoires d'arrivistes heureux (mais ayant beaucoup souffert) soient à nouveau promues au moment même où, comme le dit Guilluy, «l'ascenseur social tombe en panne, où le modèle méritocratique implose, où les classes popu-

lares sont sacrifiées» (ibid., p. 91) devrait à tout le moins interroger.

Que l'on ait affaire à des Édouard Louis ou à des Leïla Slimani, à des Didier Eribon ou à des Abdellah Taïa, autrement dit à des auteurs anciennement pauvres, à des auteurs non seulement anciennement pauvres, mais homosexuels, à des auteurs non seulement anciennement pauvres et non seulement homosexuels, mais également «issus de l'immigration» ou «de la diversité», les avatars d'Ernaux sont avant tout des nouveaux riches. Que ces gens-là écrivent bien ou mal importe au fond très peu, pourvu qu'ils continuent de plaire aux aspirants bourgeois (qu'ils font rêver), à la bourgeoisie installée (dont ils soulagent les scrupules), et qu'ils continuent surtout de se croire eux-mêmes exceptionnels et en révolte alors qu'ils ne font en réalité – certes le plus souvent à leur insu – que de permettre au show de continuer.

Sur la question de «l'autofiction» enfin, dont Ernaux passe sérieusement pour être l'inventeuse (l'inventrice?), on oublie également ce que Milan Kundera n'avait pourtant cessé de marteler dans ses essais et dans certains de ses romans: à savoir que «le récit autobiographique déguisé en roman» – genre que le romancier abhorrait entre tous – menace d'autant plus de remplacer le vrai roman que son universel nombrilisme est parfaitement en phase avec l'esprit du temps. Il n'est qu'à relire ce passage de *L'Art du roman* pour mesurer la persistante actualité d'un romancier, qui à défaut d'avoir jamais reçu le prix Nobel, aura marqué la littérature d'une empreinte bien plus profonde que toutes les Annie Ernaux de la planète médiatique:

«[Hélas], écrivait-il, le roman est, lui aussi, travaillé par les termites de la réduction qui ne réduisent pas seulement le sens du monde, mais aussi le sens des œuvres. Le roman (comme toute la culture) se trouve de plus en plus dans les mains des médias;

ceux-ci, étant agents de l'unification de l'histoire planétaire, amplifient et canalisent le processus de réduction; ils distribuent dans le monde entier les mêmes simplifications et clichés susceptibles d'être acceptés par le plus grand nombre, par tous, par l'humanité entière. [...] Cet esprit commun des mass-medias dissimulé derrière leur diversité politique, c'est l'esprit de notre temps. Cet esprit me semble contraire à l'esprit du roman.»

Il ne s'agissait pas, aussi, de se demander lequel, du roman ou de l'autobiographie, était le genre le plus élevé. Non seulement parce que la réponse était évidente, mais parce que ce n'était pas la bonne question. Bien plus profitable aurait été de comprendre enfin en quoi la promotion de l'autobiographie au détriment du roman participait de ce «processus de réduction» dénoncé jadis par Kundera. À en juger par l'étrécissement de vue de ces petits et grands bourgeois héritiers ou parvenus qui continuaient de s'étriller pour des brouilles à l'intérieur de cette forteresse dorée qu'était devenue la capitale, on ne pouvait hélas que constater la pleine santé du phénomène.

Comme nous finissions cet article, un Darmanin continuait, au nom de la République et de la démocratie, de lâcher ses policiers et ses molosses (eux aussi fort difficiles à démêler) sur des prolos dont les enfants ne liraient jamais Annie Ernaux pour la simple raison que, «carte scolaire» et pédagogisme oblige, ils sortiraient de l'école à peu près aussi illettrés qu'ils y étaient entrés. Si ces jeunes écrivains en vogue parvenaient enfin à prendre un peu de recul et de hauteur vis-à-vis de leurs névroses personnelles et de l'aveuglement de leur caste, il y aurait là de vrais sujets de romans à la mesure de leur talent.

* Professeur de français, collaborateur de *L'Atelier du roman*, Florent Duffour vit et enseigne à Casablanca. De lui, l'Antipresse a déjà publié le récit «En miniature», AP347 | 24/07/2022.



LA POIRE D'ANGOISSE par Slobodan Despot

Tucker Carlson, au départ d'une révolution médiatique?

LE PRÉSENTATEUR VEDETTE DE FOX NEWS ÉTAIT UN PHÉNOMÈNE SI EXCEPTIONNEL, ET SI POPULAIRE, DANS LE PAYSAGE DES MÉDIAS MAINSTREAM AMÉRICAINS, QU'ON PEUT SE DEMANDER SI C'EST FOX QUI A VIRÉ TUCKER OU TUCKER QUI, EN PARTANT, A ENTERRÉ FOX.

Telle est en tout cas la conclusion — ou le secret désir — de nombre de commentateurs américains, et pas seulement ultraconservateurs, pour qui les capsules de Carlson étaient le seul segment encore regardable d'une médiasphère désespérément calibrée et alignée. Dans un commentaire précoce, Glenn Greenwald a récapitulé toutes les lignes rouges que l'intrépide journaliste avait allègrement franchies:

- * Il s'est opposé à la guerre par *proxy* des États-Unis en Ukraine;
- * Il a dénoncé la CIA, le FBI et le Département de la sécurité intérieure (DHS) pour leur menterie systémique et leur corruption;

- * Il a réclamé la grâce pour Julian Assange;
- * Il s'est opposé aux efforts de changement de régime à Cuba;
- * Il a critiqué le militarisme de l'administration Trump.

Il apparaît difficile, après cela, de classer Carlson parmi les simples suppôts de Trump.

Les réseaux résonnent de théories et d'hypothèses sur la cause directe de ce licenciement suicidaire pour l'employeur, la goutte d'eau qui a fait déborder le vase. Certains parient sur son admission officielle du rôle de la CIA dans l'assassinat de Kennedy, d'autres sur le procès Dominion ou des querelles plus obscures à l'intérieur de la chaîne. Greenwald, prudent,

ne se prononce pas pour le moment. Cela n'a d'ailleurs pas d'importance. Il était évident que la dissonance entre la curiosité carlsonienne et la doxa médiatique ne pouvait durer éternellement. Il «note simplement que la suppression de Tucker signifie l'élimination de la seule véritable dissidence soutenue contre le militarisme américain, l'État sécuritaire, etc». Mais c'est l'après-Fox qui est intéressant, car cela touche à la métamorphose générale des systèmes d'information. Selon Greenwald, «la séparation de Tucker d'avec Fox pourrait être la meilleure chose qui puisse lui arriver en termes d'influence et d'impact». Le célèbre journaliste, qui révéla l'affaire Snowden, en sait quelque chose, puisqu'il s'est lui-même reconstruit une plateforme médiatique autonome sur Substack. Il parie donc que Tucker n'ira pas se «recaser» auprès d'une chaîne concurrente, malgré les ponts d'or que certains lui ont déjà promis:

«Le secteur des médias qui connaît la croissance la plus explosive est celui des plateformes indépendantes. Joe Rogan est bien plus influent que tous les animateurs de MSNBC et de CNN. Quelle que soit la liberté dont vous croyez disposer lorsque vous êtes rattaché à un groupe de médias, il existe des moyens subtils, mais puissants de vous contraindre et de vous limiter. Ce dont les gens se méfient le plus, ce sont les entreprises médiatiques, et ce dont ils ont le plus besoin, ce sont des voix authentiques qui ne peuvent s'exprimer que dans l'indépendance.»

Jonathan Cook, sur l'excellent site d'enquête *Consortium News*, constate lui aussi que Tucker avait cherché l'impossible: «servir deux maîtres à la fois». Il dresse la liste des interlocuteurs inévitables sur une chaîne conservatrice à qui Carlson a tout de même offert une tribune — comme Jimmy Dore, Aaron Maté ou, justement, Greenwald — et aussi des sujets «tabous» qu'il a été le seul à

aborder de front, comme le sabotage de Nord Stream 2. Où l'on s'aperçoit, de fait, que Carlson était idéologiquement inclassable et d'autant plus dangereux: son but n'était pas de démontrer une thèse ou de défendre un camp, mais de fournir une information véritable, qui implique la diversité des points de vue. La conclusion de Cook est stimulante:

«Mais au-delà des spéculations sur les motivations de Carlson, le point le plus important — celui que nous devrions apprécier et souligner — est que les “consommateurs” de médias deviennent peu à peu moins passifs et plus critiques à l'égard des sources d'information traditionnelles. Carlson avait compris cette tendance et essayé d'enjamber le fossé. Il avait un pied dans le camp des médias de grand chemin et l'autre dans celui des médias indépendants. En se faisant licencié, il a prouvé à quel point cette position était intenable. L'un de ces camps — celui des médias de grand chemin — est là pour nous divertir, nous distraire et nous enfermer dans des identités tribales, afin que nous nous cognions mutuellement sur la tête dans la plus grande futilité. L'autre — les médias indépendants — est là pour nous aider à réfléchir de manière plus critique sur le pouvoir et sur nos responsabilités en tant que citoyens.»

L'expert en contre-terrorisme Scott Bennett est l'un de ceux qui ont hasardé des hypothèses sur la cause réelle de ce limogeage retentissant. Sa version n'est pas éloignée de celle de Cook:

«Selon Bennett, Carlson représentait une menace trop importante pour le pouvoir institutionnel parce qu'il transformait les Américains en véritables “chercheurs et penseurs”.

Carlson offrait un “intellectualisme, une véracité et une profondeur d'analyse qu'aucune autre personnalité de l'information n'a manifestés dans l'histoire des États-Unis, aussi loin que je me souviens”, selon Bennett.

Tucker devait être “réduit au silence”

parce qu'il représentait une trop grande menace pour "les pouvoirs et les princi-pautés, les institutions et les agendas qui recherchent une population non éclairée et non informée, semi-lobotomisée et quasi attardée qui ne pose pas de questions, ne fait pas de recherches, n'analyse pas, mais se contente de digérer et de suivre les instructions".»

Scott Bennett estime en conclusion que le départ de Carlson de Fox News signe «la mort des médias américains».

C'est peut-être un peu sommaire, mais il est certain que le paysage médiatique américain ne sera plus jamais comme avant après le divorce de Carlson d'avec Fox News. Cette séparation, qui a eu un retentissement mondial, illustre à la fois la nécrose d'un appareil médiatique arrivé en bout de course et devenu simple outil de propagande — et la réorganisation fulgurante d'un *antisystème* intelligent, souple et captivant à suivre.



En fin de compte, Tucker Carlson a choisi une troisième voie, entre médias institutionnels et plateforme totalement indépendante. Il s'est allié à Elon Musk pour transférer son émission sur Twitter, ouvrant des perspectives de développement qui devraient inquiéter Google, propriétaire de YouTube.

Dans la brève annonce vidéo qu'il a publiée le 9 mai, Tucker insiste sur le *mensonge systémique et irrémédiable* des médias institutionnels — et conclut

sur l'importance essentielle de la liberté d'expression.

«La liberté d'expression est le principal droit dont vous disposez. Sans elle, tous les autres droits vous échappent. A bientôt!»

Tout ceci est bien entendu à prendre avec une pincée de sel. Parce que Twitter sous Elon Musk peut aussi devenir une institution et adopter les réflexes de l'institution. Certains esprits critiques, comme C. J. Hopkins, clament que c'est déjà le cas. Quoi qu'il en soit, le monde des médias de complaisance est entré en ébullition. CNN qualifie déjà le présentateur le plus populaire d'Amérique d'«extrémiste de droite». Bien entendu.

L'Europe n'en est pas encore à ce stade de réveil, mais il est certain que «nos» médias de grand chemin, sponsorisés et subventionnés, ont aussi du souci à se faire.

POST SCRIPTUM

La nomination par Elon Musk de Linda Yaccarino à la direction de Twitter est une douche froide pour tous ceux qui avaient misé sur cet espace de liberté. Yaccarino n'est rien moins qu'une des responsables exécutives du Forum de Davos. Cette institution qui, entre autres choses, œuvre activement à la mise sous contrôle de l'expression publique. Autant nommer le préfet Lallement chef des Gilets Jaunes! Elon Musk vient-il de tomber son masque d'agent infiltré du Système ou de lâcher une de ses énormes farces? Le feuilleton ne fait que se densifier...

TURBULENCES

COVID-19 - Un gouvernement européen fait acte de contrition

Les mesures appliquées pendant le Covid en Slovénie étaient excessives et anticonstitutionnelles. Le gouvernement l'admet aujourd'hui et il joint le geste à la parole, en remboursant toutes les amendes infligées en application de ces mesures iniques. Il nous a semblé capital de saluer ce geste sage vers la restauration de l'État de droit dans un pays d'Europe en proposant ici cet article de l'Express autrichien qui résume bien la démarche. À faire suivre à vos députés, conseillers nationaux, ministres et autres préfets...

SLOVÉNIE: LE GOUVERNEMENT REMBOURSE TOUTES LES AMENDES COVID AUX CITOYENS

Le gouvernement slovène affirme vouloir rétablir la confiance dans l'État de droit. C'est pourquoi toutes les amendes qui ont dû être versées pendant la pandémie pour violation des règles Covid seront remboursées. La Cour constitutionnelle avait auparavant déclaré toutes les lois Corona inconstitutionnelles.

Le nouveau gouvernement slovène parle d'une étape vers le rétablissement de la confiance dans l'État de droit. «Avec cette loi, le gouvernement remplit l'une de ses principales promesses de coalition», a souligné le ministre de la Justice Dominika Švarc Pipan lors de la conférence de presse qui a suivi la réunion du gouvernement.

LES AMENDES COVID ONT DÉCLENCHÉ DES PROTESTATIONS CONTRE LE GOUVERNEMENT PRÉCÉDENT

Depuis la fin de l'état d'urgence Covid, la Cour constitutionnelle slovène a invalidé d'importantes lois adoptées lors de la pandémie. Cette législation — notamment sur les rassemblements publics — a servi de base juridique au gouvernement précédent

pour infliger des amendes pour violation de la loi Covid.

Pendant la pandémie, les amendes imposées ont été l'une des raisons des manifestations antigouvernementales dans le pays. Le nouveau gouvernement, en place depuis un an, avait promis pendant la campagne électorale de mettre fin à toutes les procédures d'amendes et de rembourser toutes les amendes déjà payées.

«LA CONFIANCE DANS L'ÉTAT DE DROIT A ÉTÉ MASSIVEMENT ENDOMMAGÉE PENDANT LA PANDÉMIE»

La ministre de la Justice Pipan a qualifié le projet de loi d'étape essentielle pour rétablir la confiance dans l'État de droit, «qui a été massivement endommagée par le recours à une répression excessive et anti-constitutionnelle... pendant la pandémie».

Entre mars 2020 et mai 2022, plus de 62 000 procédures ont été engagées et des amendes d'un montant total de 5,7 millions d'euros ont été infligées. Jusqu'à présent, 30 % des amendes — 1,7 million d'euros — ont été payées ou recouvrées volontairement. Le reste est encore en cours. Toutefois, la Cour constitutionnelle a entre-temps déclaré inconstitutionnelle la législation sur la base de laquelle ces mesures ont été prises.

LES PROCÉDURES EN COURS SERONT ABANDONNÉES, LES AMENDES VERSÉES SERONT REMBOURSÉES

Selon le nouveau projet de loi, toutes les procédures en cours seront abandonnées. De même, tous ceux qui ont payé ces amendes seront remboursés. En outre, les données relatives aux infractions seront automatiquement effacées des registres publics.

La ministre a estimé qu'au début de la pandémie, le gouvernement précédent était confronté à une grande incertitude tout en devant agir rapidement. «Toutefois — et

c'est essentiel — de telles mesures doivent être conformes aux piliers de l'ordre constitutionnel et de l'État de droit. ... Une crise ne peut et ne doit pas être un prétexte pour les saper», a ajouté Pipan.

* Source: [Express.at](https://www.express.at), 6.5.2023. Traduit de l'allemand par Slobodan Despot.

MARQUE-PAGES · La semaine du 7 au 12 mai 2023

LES INCONTOURNABLES DE LA SEMAINE SÉLECTIONNÉS PAR SLOBODAN DESPOT

Vivat Carolus Rex. La merveilleuse revue *Antigone* est un «forum ouvert pour les classiques au XXI^e siècle». On y rencontre les derniers amoureux — et connaisseurs — anglophones de la culture et des langues antiques. À l'occasion du couronnement du roi Charles III, les auteurs d'*Antigone* n'ont pas manqué de sacrifier à une bonne et immémoriale tradition, consistant à dédier au nouveau souverain un poème propitiatoire en latin. On peut donc retrouver ici des odes au roi Charles écrites en bon latin par Bijan Omrani, Max Hardy, Anthony Vickers-Collins, Althea Sovani, Nicholas Stone et David Butterfield, avec une traduction anglaise. Cet acrostiche de David Butterfield nous a particulièrement charmé.

Vivat, io, faveat populo rex Carolus omni!
 Volsca iuvet sponsum solvere munus erA.
 Tertius antiqui rex nominis usque colatuR,
 Et regat imperii — nomine reve — capaX!
VIVAT REX!

Point de situation. Qu'en est-il de cette contre-contre-contre-offensive ukrainienne? Où en est-elle? Pourquoi ne voit-on rien venir? Laurent Schang, historien, éditeur et expert militaire, livre une synthèse utile et éclairante sous forme de questions-réponses. A lire sur le blog d'*Éléments*.

De l'eau! Les hydrocarbures, c'est trop russe. Le nucléaire, c'est trop dangereux. Le charbon, c'est trop effet de serre. Le solaire, c'est trop compte-gouttes. L'éolien, c'est

du vent... Sachant qu'une énergie abondante est la première nécessité de la civilisation moderne, que reste-t-il de sérieux pour éviter aux Européens le retour à l'âge de pierre? Eh bien par exemple, l'énergie hydraulique, renouvelable, non polluante, avec un gros potentiel... Mais... non!

Actuellement, 2 500 installations — dont 2 270 de moins de 10 mégawatts (MW) — cumulent plus de 25 GW de puissance installée et assurent, chaque année, 10 à 14 % de la production électrique française. Il s'agit de la deuxième source énergétique du mix électrique métropolitain, derrière le nucléaire.

Fort bien, mais voilà: les obstacles se multiplient de toutes parts sur le continent même. Cet article bien documenté vous fera réfléchir. Vous vous demanderez si le suicide européen est délibéré ou accidentel, par excès de bêtise bureaucratique. Nous n'avons pas pu trancher.

Idee fixe. Malgré ses concessions, ses attermoissements et ses contorsions, la Serbie n'a toujours pas imposé de sanctions à la Russie. Elle reste néanmoins candidate à l'UE. Dans une interview accordée cette semaine à une télévision nationale, le président Vučić confie que cette question des sanctions est devenue une véritable obsession des dirigeants occidentaux, au point d'éclipser toutes les autres questions.

«J'ai déjà parlé de ces choses: la pression, les ultimatums. J'ai fini par m'y habituer: chaque fois que je les rencontre, c'est comme "bonjour": alors, les sanctions contre la Russie? C'est probablement ce qu'ils appellent un agenda politique.»

Pour comprendre cette réticence du gouvernement serbe à s'associer à l'effort de guerre de l'Occident unifié, rien de mieux sans doute que d'écouter cette interview de Novak Djoković, évoquant ses souvenirs d'enfant sur le bombardement de Belgrade par l'OTAN en 1999. A l'époque, Novak et ses parents vivaient dans un immeuble sans abri souterrain. Il leur était difficile de comprendre la malice de gens qui bombar-

daient délibérément les quartiers civils sans s'en prendre à l'armée.

«Vous êtes là, au sol, et quelqu'un vous survole, largue des bombes en une seconde et disparaît.»

Route maritime. Les îles de la côte adriatique sont des paradis sur terre. Ce sont aussi des lieux mythologiques: certains historiens pensent qu'elles sont le théâtre même de l'Odyssee. À présent, les plongeurs en rajoutent une couche: aux abords de Korčula — l'île où, selon la tradition locale, serait né Marco Polo — ils ont découvert à cinq mètres sous la mer une route vieille de sept mille ans. Par l'effet de quel réchauffement climatique la Méditerranée s'est-elle si spectaculairement élevée entretemps?

I-ânes. Nous le savions déjà, mais mieux vaut en avoir confirmation par un expert. Robert Reich, directeur associé de l'Institut pour l'intelligence artificielle centrée sur l'humain de Stanford, ne tient pas les développeurs de programmes d'IA en très haute estime. A vrai dire, il les considère comme des enfants attardés avec un grelot à la place du cerveau.

«Les chercheurs en IA sont plutôt à la fin de leur adolescence», a déclaré Reich à *Esquire*, comparant ceux qui travaillent dans le domaine de l'IA, encore en plein développement, à ceux qui travaillent dans le domaine de la technologie biomédicale, mieux établie et tout aussi préoccupée par l'éthique. «Ils sont conscients de leur pouvoir dans le monde, mais leur cortex frontal est très peu développé. Leur sens de la responsabilité sociale, ajoutait-il, n'est donc pas très développé.»

Vu le pouvoir que ces humanoïdes inachevés tiennent entre leurs mains, on frissonne un peu quand même.

Fesse-music. Dans son fameux tableau du *Jardin des Délices*, et sur le derrière d'une âme tourmentée aux enfers, Jérôme Bosch avait «tatoué» une partition. Amelia Hamrick a eu la bonne idée de la transcrire. Cela donne une musique majestueuse, envoûtante, et curieusement archéofuturiste. On croirait entendre l'intro d'un morceau de folk métal... Trois minutes et demie de dépaysement à écouter sur YouTube.

Pain de méninges

L'ÉGOÏSME UNIVERSEL

L'égoïsme universel émane de la race anglo-américaine. Partant de là, l'égoïsme couvrira toute la Terre. Toutes les inventions qui recouvrent la Terre d'un réseau d'égoïsme viennent d'Angleterre et d'Amérique. À partir de là-bas donc, toute la Terre sera recouverte d'une toile d'égoïsme, de mal. Mais une petite colonie se formera à l'est comme la semence d'une vie nouvelle pour l'avenir. La culture anglo-américaine consume la culture de l'Europe [...] mais la race elle-même va à sa ruine. Elle porte en elle la disposition à être la race du Mal.

— Rudolf Steiner, *Éléments d'ésotérisme*, Paris, 2000, p. 275

DENIS LAVANT

PAR PATRICK GILLIÉRON LOPREND

